

## Les femmes de la colonie de la Rivière-Rouge (1812-1870)\*

par

Laura Peers  
Pitt Rivers Museum  
University of Oxford  
Oxford (United Kingdom)

### RÉSUMÉ

À partir de documents de sources primaires de la colonie de la Rivière-Rouge et d'écrits de sources secondaires relatant la vie des femmes de l'Ouest dans une société fondée sur la traite des fourrures, cet article fait ressortir ce que les femmes européennes, ojibway, cries du Nord, métisses anglophones et métisses francophones ont en commun, et ce qui les différencie, dans ce milieu multiculturel qu'est la colonie de la Rivière-Rouge avant 1870. Si la culture et les classes sociales engendrent des distinctions, la vie de ces femmes se ressemble sous certains aspects. Toutes étaient soumises aux attentes que les hommes européens avaient par rapport aux femmes, et vivaient les conséquences des préjugés de plus en plus manifestes contre les femmes autochtones.

### ABSTRACT

Using primary documents from the Red River Settlement and secondary literature on women's histories in the West and in the fur trade society, this article explores the commonalities and differences in the lives of Ojibwa, northern Cree, Metis and mixed-blood, and European women in the multicultural Red River Settlement before 1870. While culture and class created great distinctions between women of different groups, there were also bridges between them, and they were all affected by European male expectations of women and by rising prejudices against Aboriginal women.

---

\* Texte traduit par l'Institut Joseph-Dubuc (CUSB).

Au printemps 1827, Francis Heron, principal commerçant de fourrures à Fort Garry, à la hauteur de Saint-Boniface de l'autre côté de la rivière, note avec rage dans le journal du poste que les colons de la Rivière-Rouge refusent de s'adonner à la culture du lin, même si les grains de semence leur sont fournis.

They feel no inclination to enter into the culture of this useful article, by reason they say that they can purchase cottons from the Company's stores cheaper than they can manufacture linen. The fact is, that they do not choose to increase their labours, particularly the women on whom this work would principally fall, who it unfortunately happens are lazy, and the husbands have no control [over them]<sup>1</sup>.

Presque vingt ans plus tard, en 1854, Henrietta Ross Black écrit à son frère James Ross, de Toronto, qu'elle «would rather not go to [Upper] Canada; how would I an uneducated dark halfbreed look among the fair and accomplished ladies [...]»<sup>2</sup>. Une autre lettre de son frère reflète la même insécurité alors qu'il exhorte sa famille à traiter avec respect leur mère amérindienne après le décès de leur père Alexander Ross en 1856. La veille de Noël de cette même année, James écrit à ses frères et sœurs:

Perhaps halfbreed children are not respectful enough towards their Indian mothers. Let us be, however. What if mama is an Indian! Does that detract from her rights and claims as a mother? Does that free us from the duty of loving, obeying, and respecting her? Nothing of the kind... we are bound to revere and love and cherish our aged mama. Yes, and remember the personal qualities that ought to endear mama to us. Who more tender-hearted? Who more attached to her children & more desirous of their happiness? Who more attentive to their wants – anxious about their welfare? None. She has all these qualities in a wonderful degree and they are the... essential qualities of any good mother. What avail those accomplishments in etiquette & fussy nonsense of which she happens to be destitute?<sup>3</sup>

Certaines de ces femmes nous surprennent encore aujourd'hui par leur assurance et leur pragmatisme. À l'été 1868, lors d'une des dernières expéditions de chasse au bison dans la prairie, une Métisse nommée Marie Blondin se retrouve, terrifiée, en présence d'un homme éméché, quand Baptiste Demarais tente «to pull up her clothes, he had a knife in his belt

[...] When we got to the Plain Miss McLean told me not to be afraid, that she had her revolver»<sup>4</sup>.

Qui étaient donc ces femmes de la colonie de la Rivière-Rouge? Des intrépides armées? Des paresseuses rebelles à l'autorité de leur mari? Des êtres trop peu sûrs d'eux-mêmes à la merci des préjugés? À quoi ressemblait leur vie? Qu'espéraient-elles de la vie? À quelles attentes devaient-elles correspondre? Impossible de répondre à de telles questions sans tenir compte de la diversité culturelle de la colonie. Le fait d'être femmes bien sûr, mais aussi leur bagage culturel, la classe sociale à laquelle elles appartenaient et le métier ou la profession de leur mari déterminaient les itinéraires qu'il leur fallait emprunter. Cette société particulière, multiculturelle et multilinguistique, s'est formée au XIX<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée des colons européens venus s'ajouter aux commerçants de fourrures à la retraite, à leurs épouses amérindiennes et à leurs enfants métis, sans compter les tribus autochtones qui peuplaient déjà la région. Les femmes appartenant à ces différents groupes vivaient indépendamment les unes des autres mais, à certains égards, dans les mêmes conditions. Elles se rendaient visite et échangeaient leurs connaissances ou des marchandises. Elles subissaient également les conséquences des préjugés raciaux, de la distinction des classes et des attentes patriarcales de la société victorienne, depuis les débuts de la colonie, en 1812, jusqu'à ce que le Manitoba entre dans la Confédération en 1870.

La volumineuse historiographie de la Rivière-Rouge est remarquable par le peu d'importance accordée à l'histoire des femmes ou aux questions relatives à l'inégalité des sexes. Si *Women of Red River* (Healy, 1967), publié en 1923, demeure un ouvrage fascinant, il constitue une source primaire problématique. Les travaux de recherche audacieux de Sylvia Van Kirk (1980, 1983) et de Jennifer S. H. Brown (1980, 1983, 1994), sur la société du commerce de la fourrure et sur la femme au sein de cette société, entendent couvrir un espace historique et social beaucoup plus vaste que la région de la Rivière-Rouge, bien que ces historiennes s'appuient sans conteste sur la documentation de la colonie. Les travaux portant spécifiquement sur les femmes dans la colonie ne comprennent que quelques articles et rapports de recherche non publiés (Smith, 1996; Payne, 1990)<sup>5</sup>, ou certaines évocations sur la vie

des femmes à la colonie dans des ouvrages plus généraux portant sur la Rivière-Rouge (Friesen et Friesen, 1996). Les historiens intéressés à la Rivière-Rouge se sont laissés à ce point subjugué par les questions ethniques, religieuses ou sociales qu'ils n'ont généralement consacré que peu d'études aux questions relatives à la femme dans la colonie. Cette lacune contraste avec l'abondante production de travaux universitaires des deux dernières décennies, aux États-Unis, en ce qui a trait à l'histoire de la femme dans l'Ouest (Armitage, 1985; Castaneda, 1992; Lensink, 1992), de même qu'avec l'intérêt croissant pour l'histoire de la femme en général dans les milieux intellectuels canadiens (Brandt, 1991; Prentice *et al.*, 1988; Strong-Boag, 1991; De Brou et Moffatt, 1995).

David De Brou et Aileen C. Moffatt (1995), comme d'autres avant eux, constatent une évolution dans l'histoire des femmes: dans les années soixante, on fait l'éloge de certaines femmes exceptionnelles; dans les années soixante-dix, on analyse l'exploitation généralisée de la femme; et enfin, dans les années quatre-vingt, on s'intéresse à la femme en fonction de son agir. Au cours de cette période, les historiens ont fini par constater que la race, l'origine ethnique et la classe sociale constituent des facteurs d'influence sur la vie des femmes. Nous sommes passés d'un modèle où les femmes partagent une même expérience du seul fait qu'elles se retrouvent sous l'autorité patriarcale à un modèle pluraliste qui explore leur hétérogénéité (De Brou et Moffatt, 1995). Ajoutons enfin qu'au cours des années quatre-vingt-dix, on acquiert une conscience plus critique de la politique de production des écrits historiques et de son influence sur les analyses et les modèles de l'histoire des femmes de l'Ouest. À titre d'exemple, Antonia Castañeda reproche sévèrement aux auteurs de ne prendre en compte que les «middle-class white women as the subject and the normative group for description, analysis, interpretation, and comparison» (Castañeda, 1992, p. 514). Elle leur reproche également de faire des comptes rendus exagérément positifs de l'expérience vécue par les femmes des autres ethnies ou groupes culturels. Selon Antonia Castañeda, les documents officiels véhiculaient malheureusement un point de vue qui faisait ressortir:

[...] harmonious, cooperative, mutually supportive relations between women of color and Anglo women in the American west. Although they do not ignore the

reality of racist attitudes among white women, their accounts are remarkably free of intercultural conflict [...] (Castaneda, 1992, p. 520-521)

La Rivière-Rouge constitue un champ d'étude fertile pour l'histoire des femmes, en raison de sa complexité qui contredit les stéréotypes servant habituellement à décrire la femme de l'Ouest: sainte femme héroïque à «capeline», malheureuse supportant stoïquement l'oppression, compagne chargée de défendre les vertus de la civilisation. À la différence du front pionnier américain, colonisé par des Blancs en provenance de l'Est, la Rivière-Rouge, qui constituait déjà un carrefour depuis des siècles, a été colonisée par des vagues successives de gens venant d'autres régions de la Terre de Rupert ou directement d'Europe. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les peuplades amérindiennes et les commerçants de fourrures passaient par la jonction des rivières Rouge et Assiniboine pour se rendre à leurs territoires de chasse, de trappe ou de traite. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, après la fusion de la Compagnie XY et de la Compagnie du Nord-Ouest et la mise à la retraite des travailleurs excédentaires, un certain nombre de ces «hommes libres» vinrent s'installer aux alentours de la Fourche avec leur famille. La *Hudson's Bay Company* (HBC) lorgnait également du côté de la Fourche pour l'établissement des commerçants de fourrures qui désiraient prendre leur retraite dans la région avec leur épouse amérindienne ou métisse, afin que ces derniers puissent finir leurs jours dignement et que leur famille puisse fréquenter l'église ou l'école. De 1812 à 1821, le principal actionnaire de la HBC, lord Selkirk, permet à plusieurs centaines de colons écossais sans le sou et, plus tard, à des émigrants suisses de s'établir dans la région de la Fourche. Ces nouveaux venus s'ajoutent aux Ojibway qui s'y trouvent déjà depuis 1780. À partir de 1821, les Cris en provenance du nord du lac Winnipeg viennent s'y installer à leur tour. Vers 1830, la colonie de la Rivière-Rouge se présente comme une collectivité multiculturelle composée d'Amérindiens en provenance des Grands Lacs et du Nord-Ouest (Ojibway, Cris du Nord, Métis francophones et catholiques, Métis anglophones et protestants<sup>6</sup>), de colons écossais et suisses, et d'employés de la traite des fourrures originaires du Québec, de l'Angleterre, de l'Écosse et des Orcades (Friesen, 1984).

L'histoire de la Rivière-Rouge nous fait découvrir des femmes de cultures diverses, provenant de milieux sociaux divers, venues pour coloniser, ou subissant elles-mêmes cette colonisation. Ce portrait s'avère plus complexe que celui qui réduit la femme de l'Ouest à cette pionnière de race blanche en mesure de dresser par la douceur des colons aux manières rudes et de faire ainsi progresser la civilisation dans un monde encore sauvage. En d'autres termes, l'histoire des femmes de l'Ouest se tisse d'expériences multiples. Nous aimerions maintenant résumer brièvement ce que ces femmes des divers groupes de la Rivière-Rouge ont en commun et ce qui les différencie le plus (photo 1).

Les femmes ojibway de la Rivière-Rouge, dont la plupart sont membres de la bande du chef Peguis, ont en grande partie la responsabilité de veiller au bien-être et au confort de leur famille (Peers, 1996). En plus de s'occuper des enfants et des travaux ménagers, elles jouent un rôle de premier plan dans l'économie de la famille et de toute la bande, puisqu'elles préparent le gibier, le poisson et les fourrures rapportés de la chasse par les hommes et, souvent, tendent elles-mêmes des pièges et des collets. La famille entière suit le chasseur métis sur la piste des bisons ou participe à la tout aussi productive pêche à l'esturgeon au printemps (Holzkamm, Lytwyn et Waisberg, 1988). Tout ceci représente un travail énorme, d'envergure quasi industrielle<sup>7</sup>. Les femmes ojibway assument également la tâche difficile et délicate de préparer les fourrures pour la traite, ainsi que de nettoyer et de tanner les peaux qui entrent dans la fabrication des mocassins de toute la famille. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, elles apprennent à confectionner des vêtements d'étoffe; elles entretiennent aussi le potager familial. À compter de 1805, elles commencent à cultiver la pomme de terre et le maïs, ainsi que d'autres produits de la terre, à l'extrémité sud du lac Winnipeg et dans la partie nord de la Rivière-Rouge, dans la région de Netley Creek où la bande s'est installée. Puisque la plupart des foyers ojibway abritent une famille étendue, les femmes se divisent la tâche. Les grands-mères prennent soin des tout-petits ou aident à la préparation des produits de la récolte. Certaines familles ojibway sont polygyniques et, par conséquent, fournissent une nombreuse main-d'œuvre féminine. Les femmes récoltent également de grandes quantités de fruits sauvages qu'elles font sécher ou dont elles vendent les



PHOTO 1

Une famille de la tribu amérindienne appelée Saulteux sur la rivière Rouge (Manitoba) vers 1821  
(Peter Rindisbacher, Archives nationales du Canada, ANC C-1929)

surplus avec le houblon qu'elles cueillent pour le brasseur de la HBC (Peers, 1994; Peers, 1996; Peers et Brown, sous presse).

Lorsque les familles ojibway partent pour la chasse, la pêche ou la cueillette, ce sont les femmes qui transportent les bébés et tout l'attirail du camp. Les Européens sont frappés par l'ampleur des corvées laissées aux femmes autochtones, désignant ces dernières sous les noms de «bonnes à tout faire» ou «bêtes de somme» (Van Kirk, 1980; Weist, 1983). Ce qui échappe à ces observateurs, cependant, c'est le fait que les hommes se doivent de garder les mains libres pour chasser ou défendre la tribu. Les femmes autochtones s'enorgueillissent de leur force physique (contrairement aux dames de la société européenne, dont la fierté consiste à en faire le moins possible). Pour une femme autochtone, les qualités d'une adulte accomplie apte à prendre soin de sa famille résident dans sa capacité d'assumer des tâches physiques ardues: ramasser d'énormes charges de bois, transporter le camp en plus du bébé lors des excursions et manipuler de lourdes peaux humides (Buffalohead, 1983).

Les Cries du Nord qui vivent à la colonie ont un mode de vie assez différent de celui des femmes ojibway<sup>8</sup>. Les Cris arrivent à la Rivière-Rouge entre les années 1820 et 1830, en provenance du nord du Manitoba où, depuis plusieurs années, la chasse est difficile et la population menacée de famine. Ces familles colonisent la partie nord de la Rivière-Rouge, où se trouve la paroisse St. Peter's, située tout juste au sud du campement des Ojibway, à Netley Creek. Si ces derniers restent résolument fidèles à leurs traditions religieuses et aux migrations saisonnières, les Cris accueillent favorablement l'apprentissage de l'agriculture et l'enseignement chrétien prodigué par les missionnaires protestants.

À partir des années 1840, ces familles fréquentent l'Église anglicane et possèdent de petites fermes dans lesquelles elles font la culture des céréales et l'élevage. Dans les écrits des missionnaires, on retrouve des descriptions de leurs cabanes en rondins blanchies à la chaux, de leurs potagers et de leur apprentissage de l'harmonisation complexe des hymnes religieux. Avec l'aide des aînés et des enfants, bon nombre de femmes s'occupent de la ferme familiale pendant l'absence des hommes, qui peut durer une semaine ou plus durant l'hiver,



lorsqu'ils font la pêche ou la trappe, et beaucoup plus longtemps l'été, lorsqu'ils travaillent sur les bateaux de la HBC.

Par ailleurs, ces femmes continuent de parler leur langue et d'enseigner le perlage à leurs filles. On peut voir sur le capuchon de femme crie illustré ci-dessous les motifs, et leur signification traditionnelle, des capuchons confectionnés par les Cries de la baie James et de la baie d'Hudson (photo 2). Celui-ci fut probablement offert à l'évêque de Montréal à l'occasion de sa visite à la Rivière-Rouge en 1844. Si ces capuchons furent effectivement confectionnés par des Cries du Nord installées à la Rivière-Rouge, on est en droit de penser que ces dernières avaient conservé beaucoup plus d'éléments culturels que les missionnaires le laissent entendre dans leurs écrits.

Certaines femmes autochtones ont épousé des commerçants de fourrures et les ont suivis à la Rivière-Rouge. M<sup>me</sup> Kennedy, dont le fils a construit la maison connue sous le nom de *Kennedy House Tea Room*, à St. Andrew's, s'appelait Aggathas Bear avant son mariage avec le commandant de poste Alexander Kennedy. De même, Alexander Ross a épousé «Sally», d'origine okanagan (Friesen et Friesen, 1996; Van Kirk, 1983). Dans les années précédant 1870, des douzaines de femmes arrivent ainsi à la colonie, provenant de tous les coins de la Terre de Rupert. Elles apprennent l'anglais auprès de leur mari qui essaie également de leur enseigner les rudiments du christianisme. Le style de vêtement qu'elles portent se rapproche plus de la mode victorienne que ceux des femmes autochtones qui vivent à St. Peter's ou à Netley Creek. Elles ont, par contre, plus tendance à conserver leur langue maternelle, qu'elles parlent avec leurs enfants. Elles continuent également de porter des mocassins et conservent d'autres éléments de leur bagage culturel.

La plupart des femmes de la Rivière-Rouge sont métisses, de parents autochtones et européens. Du côté amérindien, elles héritent surtout de la culture ojibway ou crie<sup>9</sup>, mais du côté européen, elles peuvent avoir des racines orcadiennes, canadiennes-françaises, écossaises ou anglaises. Les Métis se différencient entre eux par la langue et la religion et, jusqu'à un certain point, par leur orientation économique. Les Métis francophones s'adonnent surtout à la chasse au bison que

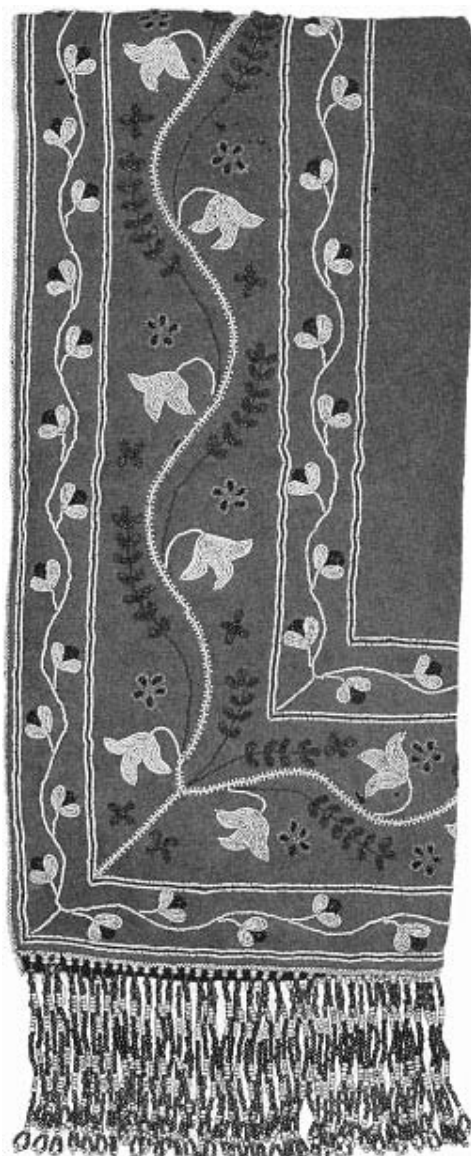


PHOTO 2

Capuchon de femme confectionné par les Cries du Nord  
Recueilli par M<sup>sr</sup> Mountain, probablement à l'occasion de sa  
visite à la Rivière-Rouge en 1844 (Collection privée)

viennent compléter, selon la saison, la pêche et d'autres types de chasse. Les Métis anglophones adoptent davantage le style de vie européen et tentent de subsister en tant que fermiers, quoiqu'ils s'adonnent aussi aux occupations saisonnières de leurs homologues francophones, principalement la pêche ou la chasse. Les Métisses gardent les troupeaux; elles préparent la viande de bison quand leur famille participe à la chasse; elles apprêtent les oiseaux aquatiques migrateurs au printemps et à l'automne; elles ramassent leurs œufs, au printemps, en compagnie des femmes autochtones; elles jardinent et cueillent des fruits sauvages en été. Leurs tâches englobent celles des épouses des fermiers et celles des femmes autochtones. Au surplus, à certains moments de l'année, notamment quand vient le temps de la moisson ou de la récolte de la pomme de terre, certaines d'entre elles se mettent au service d'autres fermiers de la colonie ou de la HBC, ce qui rapporte un petit revenu additionnel. Ce sont également les femmes qui exploiteront les petits commerces domestiques lorsque ces derniers feront leur apparition. En 1846, «M<sup>me</sup> Cyre», sans doute métisse, fut poursuivie pour avoir trop souvent vendu illicitement de la bière aux autochtones<sup>10</sup>.

Ce sont les femmes qui ont créé le motif décoratif propre aux Métis, lequel sera vite appelé le «style de la Rivière-Rouge». Ces motifs floraux de broderie en perles et en piquants de porc-épic ornaient le harnachement des chevaux, les empeignes de mocassins, les sacs à feu pour la poudre et la pierre à fusil, les banderoles de cornet à poudre et les gibecières. On retrouvait également ces motifs caractéristiques sur des manteaux taillés dans le style des manteaux mondains européens, cintrés à la taille, avec jupe évasée et pattes d'épaule. Certaines tribus amérindiennes des prairies surnommaient les Métis les «gens du perlage floral». Cet art décoratif brillant faisait désormais partie de leur identité collective et a continué par la suite de nourrir leur fierté culturelle (Brasser, 1985).

C'est dans ce milieu multiculturel que Selkirk introduit les colons écossais et suisses. Souvent décrites comme l'archétype de la pionnière au tempérament stoïque, leurs épouses ont certainement eu à souffrir au cours de leur voyage entre York Factory, près de la baie d'Hudson, et la nouvelle colonie. Certaines ont perdu des enfants en cours de route; d'autres ont

accouché avant la fin du voyage. La diversité culturelle et les difficultés matérielles rencontrées par ces nouvelles venues durant leurs premières années dans le milieu encore rude de la vallée de la rivière Rouge furent un choc brutal. Les colons européens n'ont réussi à y survivre que grâce aux connaissances acquises auprès des autochtones et des Métis qu'ils fréquentaient, et ce, bien souvent par l'entremise des femmes.

Deux croquis, de la main du colon suisse Peter Rindisbacher et datant de son arrivée à la Rivière-Rouge, illustrent ce fait. Sur le premier croquis représentant des autochtones et des colons pêchant sur la glace à la Fourche ne figurent que des hommes (photo 3). De fait, ce sont les femmes restées au foyer qui traitaient avec les autochtones alors qu'ils passaient de maison en maison pour vendre du poisson, des canards et d'autres produits du pays. Dans *Women of Red River*, M<sup>me</sup> Joseph Good rapporte: «we used to get sturgeon oil from the Indians in birch bark rogans» (Healy, 1967, p. 100-101; Peers, 1994). Sur le second croquis, on remarque que tous les personnages portent des mocassins. On y aperçoit, par ailleurs, des objets apportés d'Europe et transportés avec peine de la baie d'Hudson à la colonie: ustensiles, livres, chopes à bière et moulins à café (photo 4). Ce sont les femmes autochtones qui fabriquaient les mocassins, qu'elles taillaient dans une peau qu'elles avaient elles-mêmes tannée, puis cousaient et décoraient. Les Métisses en confectionnaient aussi. Il est donc probable que les épouses des colons en aient acheté, ou aient appris à les confectionner auprès de leurs voisines métisses ou autochtones.

Les femmes de descendance européenne conservent elles aussi des éléments importants de leur propre culture. Parmi les femmes de la Rivière-Rouge, elles sont les seules à essayer de fabriquer régulièrement de l'étoffe. Francis Heron, qui en voulait aux femmes «paresseuses» de la colonie de ne pas se donner la peine de cultiver le lin, n'a probablement jamais passé à travers ce long et pénible processus qui consiste à fabriquer une étoffe de lin à partir de la fibre. Quel non sens, cependant, pour ces femmes qui pouvaient se procurer autrement une étoffe assez bon marché, ou des peaux de bison, et qui avaient bien d'autres choses à faire. On fabrique l'étoffe de la colonie avec la laine du pays filée par les femmes d'origine écossaise et

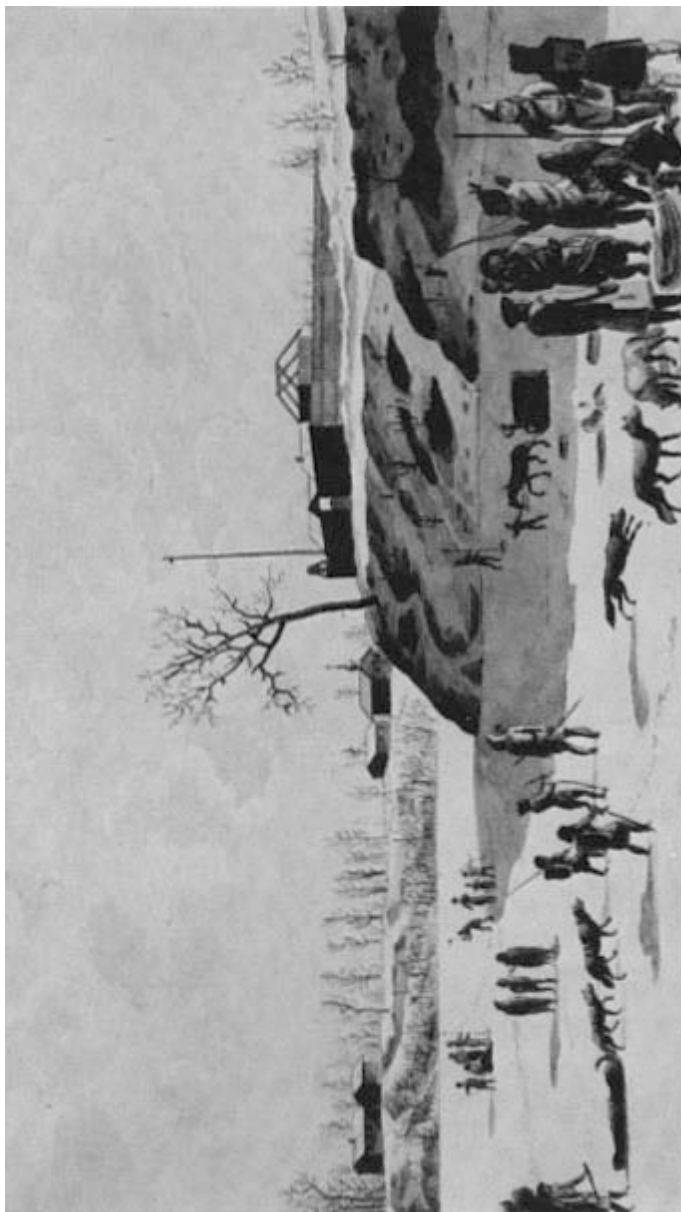


PHOTO 3

Pêche hivernale sur la surface des rivières Rouge et Assiniboine (décembre 1821)  
(dessin d'après nature de Peter Rindisbacher, Archives nationales du Canada, ANC C-1932)

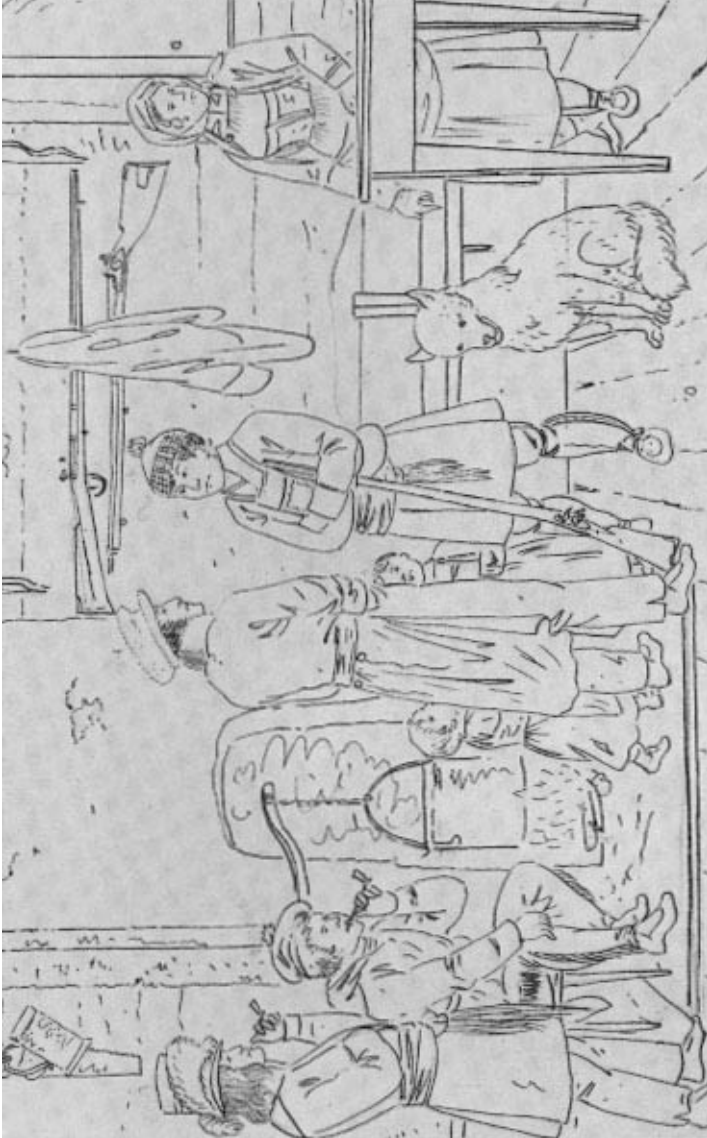


PHOTO 4

Colons à la Rivière-Rouge, en Amérique du Nord  
(Peter Rindisbacher, Archives nationales du Canada, ANC C-1937)

tissée par leur mari. On avait commencé à importer des moutons dans les années 1820, et c'est probablement à cette époque que les colons écossais ont commencé la production d'étoffes, comme cela se faisait en Écosse. Après la fondation de la *Buffalo Wool Company* dans les années 1820, plusieurs de ces femmes s'engagent pour filer la laine ou procéder à d'autres étapes de la fabrication. Lorsque la compagnie doit fermer ses portes, la vérification des livres révèle les noms de M<sup>me</sup> Smith, M<sup>me</sup> Henderson, M<sup>me</sup> Murray et M<sup>me</sup> Elizabeth Sutherland, employées à qui on doit un salaire<sup>11</sup>. La production à domicile se poursuit dans les foyers écossais, et, dans les années 1840, le conseil de la colonie commence à remettre des prix pour les meilleures étoffes, dont un pour «la plus appropriée au climat»<sup>12</sup>. Les Écossaises sont également embauchées par les missionnaires anglicans de St. Peter's et de St. Andrew's pour enseigner aux jeunes filles autochtones et métisses de la mission à filer et à tricoter<sup>13</sup>. Rien ne prouve toutefois que ces techniques furent effectivement appliquées dans les foyers autochtones et métis.

Le filage, le tissage et le tricot font partie du programme scolaire de la mission en vue de l'acculturation des femmes autochtones et métisses, et de leur assimilation aux ménagères anglaises de la classe moyenne. Voici ce que le révérend Cockran prescrit, en 1833, à l'intention des jeunes Amérindiennes de l'école de sa mission: «let them be made good housewives»<sup>14</sup>. À cette époque, M<sup>me</sup> Cockran enseigne aux femmes autochtones et métisses. Elle met l'accent sur l'alphabétisation, la Bible, la prière et l'apprentissage des travaux domestiques. Cet apprentissage s'éloigne parfois beaucoup du mode de vie habituel de ses élèves, étant par trop conforme au bon usage admis chez les dames anglaises de l'ère victorienne où l'on privilégie la propreté, le zèle au travail et le respect de l'autorité masculine au foyer:

The Indian girls also should be employed, that they might hereafter do their duty. They should learn to read and write, spin and knit, sew, and do other necessary things to fit them for housekeeping, and training up a family respectably and in the fear of God<sup>15</sup>.

Les commentaires du révérend Cockran au sujet des élèves de son épouse suggèrent que, non seulement elles n'ont

pas répondu à ces attentes, mais que, très probablement, elles y résistaient:

The Females [in Mrs. Cockran's day school] being Natives & Half Breeds are consequently entirely ignorant of the economy and industry necessary to make a family comfortable in civilized life. And they are naturally so indolent, thoughtless, and licentious, that it requires a great deal both of instruction and grace to make them honest and virtuous Christians; & it is equally difficult to keep the pious and virtuous in the path of duty, while they are surrounded and constantly mixing with a host of indolent, licentious women and girls, who go, from house to house, enshrouded in a blanket, & using all manner of detestable conversation<sup>16</sup>.

Ces attentes de Cockran ne représentent qu'un aspect de la pression exercée sur les femmes de la colonie au début des années 1820, pour qu'elles correspondent au modèle féminin de la classe moyenne européenne et protestante. À partir de 1830, lorsque George Simpson, gouverneur de la HBC, et son ami John McTavish font venir d'Europe des filles à marier anglaises, les femmes de la Rivière-Rouge se divisent (à tout le moins aux yeux de l'élite de la société de la traite des fourrures) en classes très hiérarchisées, en fonction de la race et du mode de vie (Van Kirk, 1980). Tout au sommet de cette hiérarchie, les dames anglaises qui ont épousé de gros commerçants n'accomplissent aucune tâche physique. Elles sont, conformément à l'idéal victorien, l'âme du foyer. Leurs aptitudes consistent à jouer du piano, chanter, danser, dessiner et faire la conversation. Viennent ensuite les femmes métisses. Plus elles ont la peau foncée, moins elles renient leur bagage culturel et leurs liens de parenté avec les autochtones (lesquels travaillaient dur et dépendaient des emplois saisonniers pour vivre), et plus elles sont considérées comme inférieures par ceux qui se prennent pour l'élite sociale. Frances Simpson refuse de parler aux femmes autochtones, et ces dernières n'ont pas la permission de lui adresser la parole (Van Kirk, 1980). Dans son projet de fondation d'une école à l'intention des filles des gros commerçants (dont la plupart sont métisses), George Simpson écrit en 1832: «we consider it very desirable that the young Ladies should have as little intercourse with the Native women in this Country as possible». Il demande les services d'une «Lady [...] qualified to instruct the Children in the ornamental as



well as useful branches of education [...] music, drawing &c»<sup>17</sup>. Pour leur part, les sœurs grises semblent adopter une orientation plus pragmatique dans leurs programmes d'études et embauchent même des enseignantes métisses, car elles apprécient leur bilinguisme. Elles proposent toutefois, elles aussi, un modèle culturel dans lequel les femmes doivent se soumettre à l'autorité masculine, soit au père, au mari ou au prêtre.

C'est dans ce contexte de plus en plus sexiste et raciste qu'Henrietta Ross Black, métisse ayant épousé le tout premier pasteur presbytérien écossais de la Rivière-Rouge, exprime son insécurité sur la façon dont les dames bien mises et bien élevées de Toronto la percevaient, elle, une métisse ignorante à la peau foncée («an uneducated dark halfbreed»)<sup>18</sup>. C'est dans le même contexte que James Ross écrit à ses frères et sœurs, après le décès de leur père, la fameuse lettre où il s'inquiète des origines amérindiennes de sa mère. Ces préjugés n'ont fait que s'aggraver à partir de 1870, année où arrivent par vagues les colons ontariens, peu familiarisés avec la culture de la société de la traite des fourrures et avec la place qu'occupaient les femmes dans cette société, et peu enclins à accepter le multiculturalisme et les mariages mixtes caractéristiques du monde de la traite des fourrures. Beaucoup de ces nouveaux venus perçoivent toutes les femmes à la peau foncée comme des «squaws», mot véhiculant alors une connotation négative de promiscuité sexuelle et de primitivité, plus proche du comportement animal que de l'humain (Carter, 1996). Vers la même époque, les journaux de la Rivière-Rouge rapportent des événements inquiétants: le soulèvement des Dakota en 1862, les relations tendues avec les Sioux dans l'Ouest américain dans les années 1860 et 1870. Tout cela amène les colons à voir les peuples autochtones sous un très mauvais jour, et c'est alors qu'un grand nombre de Métisses et de femmes autochtones commencent à renier leurs origines. Dans le livre *Women of the Red River Settlement*, publié en 1923, aucune des femmes interrogées n'avoue ses origines autochtones ou métisses (Healy, 1967).

Il s'agit toutefois d'une perspective issue de ceux qui se considèrent comme l'élite de la société de la Rivière-Rouge. Ce point de vue n'est pas partagé par tous les groupes de la colonie,

ce qui n'empêchera pas les femmes autochtones et métisses d'en subir les conséquences, tout au long du siècle, à mesure que se répandent et s'enracinent les préjugés. Même si un fossé se creuse entre les femmes des divers groupes, certains aspects de leur vie à la colonie restent communs. La Rivière-Rouge constitue une collectivité relativement restreinte: à l'exception d'une très petite minorité de femmes de la classe aisée, les femmes de la colonie se retrouvent dans le voisinage les unes des autres, bavardent entre elles d'un côté à l'autre de la clôture, aux portes de l'église, au magasin et, naturellement, à l'occasion d'événements sociaux. Les paroisses non plus ne correspondent pas entièrement aux origines ethniques. Dans les agglomérations principalement occupées par des Métis francophones, ou celles surtout occupées par des Métis anglophones (*half-breeds* comme ils se nomment eux-mêmes), se trouvent aussi des autochtones et des Européens. Ces gens travaillent côte à côte, jour après jour, ou d'une saison à l'autre. Il en est de même pour les épouses autochtones des commerçants de fourrures à la retraite. À Little Britain ou à St. Andrew's par exemple, il arrive que l'on prenne des engagés métis ou cris dans les familles européennes de la classe aisée. Souvent, les familles autochtones campent dans les lots laissés vacants entre les propriétés. Ces autochtones s'engagent à la journée, acceptent certaines corvées ou vendent les surplus de leur chasse ou de leur pêche. L'été, lorsque les hommes s'absentent de la Rivière-Rouge pour aller chasser le bison ou travailler sur les bateaux de la HBC, la colonie devient presque exclusivement une société de femmes, lesquelles passent des semaines seules à s'occuper des enfants et des aînés et de la maison. Les gens de la Rivière-Rouge ont tendance à établir des distinctions sociales entre eux; les femmes, notamment, et leurs racines culturelles font l'objet de telles distinctions, quoique les lignes de démarcation, artificielles, correspondent davantage à un idéal qu'à la réalité.

À titre d'exemple, examinons le réseau créé par l'intervention de plusieurs femmes, d'origine ethnique différente, dans le procès d'Eliza Duncan, accusée du meurtre de son nouveau-né en 1853. Eliza, femme ojibway convertie au christianisme, travaille pour l'Écossais Hugh Matheson et son épouse, arrivés avec les colons de Selkirk. La sœur d'Eliza, Ann Duncan, travaille également pour des colons écossais, M. et M<sup>me</sup>

Pritchard. Lorsqu'Eliza, encore célibataire, s'aperçoit qu'elle est sur le point d'accoucher, elle cherche un endroit isolé pour donner naissance à l'enfant. M<sup>me</sup> Matheson se rend chez M<sup>me</sup> Pritchard dans l'espoir d'y trouver Eliza avec sa sœur. Eliza n'y est pas. M<sup>me</sup> Matheson trouve Ann dans une tente amérindienne (probablement une habitation ojibway). Cette dernière l'amène alors dans une autre tente où elles trouvent enfin Eliza. Nous ne savons pas ce qui a poussé Eliza à tuer son bébé. Nous savons seulement qu'elle a été trouvée coupable du meurtre et condamnée à six mois de prison<sup>19</sup>.

Le cas d'Eliza Duncan soulève également la question de l'inégalité des sexes et des luttes de pouvoir. Les femmes de la Rivière-Rouge sont souvent présentes devant les tribunaux, tantôt à titre d'accusées, tantôt à titre de victimes. La plupart de ces femmes sont pauvres et d'origine autochtone ou métisse<sup>20</sup>. De même, on retrouve fréquemment des représentantes de tous les groupes et de toutes les classes à la barre des témoins. On compte quelques autres cas d'infanticide dans les années antérieures à 1870. Plusieurs femmes furent accusées de meurtre ou de complicité de meurtre. Mais ces cas étaient très rares en comparaison du nombre d'accusations de vol. En 1853, l'épouse de John Harper, ayant mis sa lessive à sécher, constate au retour que tout son linge a disparu. Elle aperçoit plus tard Kanistre, d'origine ojibway, aux portes d'*Upper Fort Garry*, à la Fourche. Kanistre porte ses vêtements. Durant le procès, les vêtements en question sont présentés comme preuve par l'accusation: une robe, un jupon, une chemise et un mouchoir de coton. Déclarée coupable, Kanistre sera condamnée à deux mois de prison<sup>21</sup>. En 1847, Catherine Parisien est également condamnée à deux mois de prison pour vol dans la maison de M<sup>me</sup> Bouvette, chez qui elle habite en qualité de servante. Elle avoue avoir dérobé six verges de dentelle noire, deux verges de gros ruban et un pain de savon<sup>22</sup>. Du reste, il arrive aussi que des hommes soient accusés de vol.

Il pouvait aussi arriver que les femmes aient à se défendre en cour. Les dossiers de la Rivière-Rouge rapportent des cas de viol, de tentative de viol, de séduction, de rupture de promesse de mariage, d'indécence et de voies de fait. En août 1847, Margaret Cameron décrit, dans un poignant témoignage, ses cris et ses efforts pour se défaire d'un soldat appelé John Hogan qui,

après l'avoir poussée au sol, s'assied sur ses jambes puis défait son pantalon tout en lui ordonnant de rester tranquille. Elle se débat et menace de tout raconter au capitaine. Il s'arrête alors, mais menace de la tuer lorsqu'il s'aperçoit que son pantalon est tout taché du sang de ses menstruations<sup>23</sup>. En 1848, William Saunders est accusé d'avoir battu l'épouse du colon John Stevenson. Dans son témoignage, Hannah Asham affirme avoir surpris Saunders en train de frapper sur M<sup>me</sup> Stevenson qui tente d'abord de lui résister puis, impuissante, reçoit un dernier coup qui la laisse inconsciente sur le sol. Saunders ne sera pas emprisonné, mais devra payer une amende de quatre livres, ce qui représente une somme considérable si l'on songe que les salaires ne dépassaient pas vingt livres par année à la Rivière-Rouge (Payne, 1990, p. 18)<sup>24</sup>. Cette amende révèle qu'il ne s'agissait pas toujours d'accusations criminelles, mais parfois de poursuites civiles entamées par le mari ou le père de la victime.

Le procès le plus célèbre de l'histoire de la Rivière-Rouge, celui du révérend Griffith Owen Corbett en 1863, est sans conteste une cause criminelle. Ce dernier avait tenté un avortement sur sa servante métisse, Maria Thomas, après l'avoir séduite et violée. La défense met l'accent sur l'ascendance crie de la servante, alléguant qu'elle aurait ainsi hérité du laxisme sexuel malsain de ses ancêtres, la comparant aux vertueuses dames de race blanche (image à laquelle correspondait M<sup>me</sup> Corbett) n'ayant pas subi l'influence néfaste de la promiscuité autochtone. En dépit de tels arguments (en partie avancés par le Métis James Ross, diplômé en droit de Toronto), Corbett est reconnu coupable et finit par quitter la Rivière-Rouge en disgrâce. Erica Smith a étudié les conséquences sur ce procès de facteurs tels que les classes sociales, la race et les attitudes de plus en plus patriarcales de l'ère victorienne. Il s'agit d'une analyse très riche pouvant servir de modèle de recherche aux historiens intéressés à la situation de la femme face à la justice dans la colonie de la Rivière-Rouge (Smith, 1996).

Que ce soit par le biais de la loi ou de la coutume, de la violence ou de leurs attitudes, les hommes, ou tout au moins leurs attentes, restreignaient la vie des femmes de la colonie. Les communications se faisaient de personne à personne à l'époque, et l'économie à petite échelle fondée sur le troc reposait en bonne partie sur les femmes: des mocassins contre une étoffe,

des poissons contre du tabac, des oignons contre des canards. Dans un tel contexte, la réprimande du révérend Cockran envers celles qu'il décrit comme ces «indolent licentious women and girls, who go from house to house, enshrouded in a blanket, and using all manner of detestable conversation»<sup>25</sup> illustre à quel point le patriarcat et l'ethnocentrisme avaient raison du pragmatisme<sup>26</sup>. Dans cet autre exemple, James Hargrave n'arrive pas à comprendre pourquoi, en ce glacial 10 janvier 1823, les femmes du fort rechignent devant les tâches qu'il exige d'elles: «Set the women belonging to the Establishment to clean the snow out of the Fort, which they performed greatly against their inclination. They are a parcel of indolent baggages & a burden on the post [...]»<sup>27</sup>. Il n'est pas toujours facile pour nos contemporains d'imaginer une telle mentalité et de comprendre les contraintes auxquelles les femmes de l'époque étaient soumises. Il nous faut les replacer dans le contexte de la Rivière-Rouge, où le travail des femmes s'avérait essentiel, de la même façon qu'il faut replacer le phénomène de la hiérarchisation sociale dans un contexte où les femmes de la colonie entraient constamment en rapport les unes avec les autres, malgré ce qui les divisait des points de vue racial et culturel.

On ne peut à proprement parler de l'histoire des femmes de la Rivière-Rouge, mais plutôt d'une multiplicité historique complexe issue de cette collectivité multiculturelle incomparable. Seuls quelques thèmes ont été abordés ici. Nous entretenons l'espoir que d'autres, motivés par cet article, poursuivront plus loin une recherche à peine entamée. Il existe de très bonnes références sur le sujet, et la recherche ne fait que commencer. La Société historique de Saint-Boniface et Réseau ont grandement contribué à ce champ d'étude par le biais de l'exposition sur les femmes intitulée «En paroles et en gestes», présentée au Musée de Saint-Boniface en 1997-1998. Nous souhaitons que d'autres travaux nous fassent connaître encore mieux la vie menée par nos aïeules à la Rivière-Rouge.

#### NOTES

1. Archives de la *Hudson's Bay Company* (HBCA) B.235/a/8, *Fort Garry Journal 1826-27*, par Francis Heron, entrée du 30 mai 1827.
2. Archives provinciales du Manitoba (APM) MG2 C14, Ross Papers, pièce n° 495.

3. APM MG2 C14, «James Ross to siblings», veille de Noël 1856, pièce n° 200.
4. APM MG2 B4, *District of Assiniboia General Quarterly Court Records*, 25 septembre 1868, «Queen v. Alexander McLean».
5. Voir aussi la communication non publiée de Frieda Klippenstein, «Domestic Servants and Fur Trade Households», présentée au *Rupert's Land Research Colloquium*, Edmonton, en 1994; et le texte de Michael Payne de 1990, «The Role of Women at Lower Fort Garry, 1840 to 1860» (Parks Service microfiche Report No. 470)
6. Avec un M majuscule, le terme «Métis» réfère aux francophones catholiques de la Rivière-Rouge et de l'Ouest, lesquels formaient au XIX<sup>e</sup> siècle un groupe ethnique distinct. Les métis de langue anglaise et protestants étaient appelés Métis anglophones ou *half-breeds*. Natifs du pays, ils étaient de descendance mixte. Les deux groupes se disaient eux-mêmes très distincts l'un de l'autre. Pour plus de détails concernant cette terminologie et la distinction entre les divers groupements métis, consulter Peterson et Brown (1985).
7. Voir la communication de H. S. Jennifer Brown, «Constructions of the Fur Trade: Text and Drama», présentée à la *Sixth North American Fur Trade Conference*, Mackinac, en 1991.
8. Voir aussi le rapport de recherche intitulé *Aboriginal People and Lower Fort Garry* que nous avons fait pour le Lieu historique national Lower Fort Garry, en 1994.
9. On retrouvait également dans la colonie des femmes d'origine assiniboine et crie des plaines, ainsi que d'autres tribus autochtones, les épouses des employés de la traite des fourrures (*Diocese of Rupert's Land Archives*) et avec elles, leurs enfants métis.
10. APM MG2 B4, *District of Assiniboia General Quarterly Court Records*, 19 novembre 1846; voir aussi le procès contre «Mrs. Neil McDonald & husband», même source, même date.
11. HBCA F.34/1, *Buffalo Wool Company Records*.
12. APM MG2 B1, *District of Assiniboia Minutes of Council*, 28 juin 1847.
13. Church Missionary Society (CMS) A77, «Cockran to Secretaries of the CMS», 25 juillet 1833. Dossiers d'archives relatifs à la Rivière-Rouge: consultation sur microfilms (rouleaux A77-78) aux Archives provinciales du Manitoba; consultation des documents originaux à la *University of Birmingham*.
14. CMS A77, «Cockran to Secretaries of the CMS», 30 juillet 1833.
15. CMS A77, «Cockran to Secretaries of the CMS», 30 juillet 1833. Projet d'un programme pour l'école; voir également CMS A77, *Cockran Journal 1831-32*, 7 novembre 1831.

16. CMS A77, «Rev. Cockran to Rev. T. Woodruffe, Red River Settlement», 3 août 1831, Collection de lettres reliées, p. 438.
17. CMS A77, «George Simpson to Reverend David Jones», 14 juillet 1832.
18. APM MG2 C14, Ross Papers, pièce n° 495, «Henrietta Black, Red River, to James Ross, Toronto», vers 1854.
19. APM MG2 B4, *General Quarterly Court of Assiniboia*, folder 7, enquête du coroner, 24 novembre 1853; voir également CMS A86, *Reverend A. Cowley Journal*, 25 décembre 1853.
20. Sauf pour une dramatique exception: voir Van Kirk (1980, p. 220 à 229) sur le scandale Foss-Pelley.
21. APM MG2 B4, *General Quarterly Court of Assiniboia*, «Public Interest v. Kanistre», 18 août 1853.
22. APM MG2 B4, *General Quarterly Court of Assiniboia*, 9 août 1847.
23. APM MG2 B4, *General Quarterly Court Records*, 19 août 1847, «Public Interest v. John Hogan».
24. APM MG2 B4, *General Quarterly Court Records*, 17 février 1848, «John Stevenson v. William Saunders».
25. CMS A77, «Cockran to Rev. T. Woodruffe», 3 août 1831.
26. Voir également la référence de Cockran relativement aux conséquences diaboliques du bavardage et de la paresse des femmes: «the idle gossiping habits of women and the evil consequences that arose from such habits» (CMS A77, *Cockran Journal*, 28 octobre 1828). On retrouve également dans la société coloniale américaine cette habitude d'aller de maison en maison, pour papoter et faire du troc. Pour une approche clairvoyante de ce phénomène, voir Ulrich (1990).
27. HBCA B.235/a/5, *Fort Garry Journal 1822-23*, par James Hargrave, 10 janvier 1823.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ARMITAGE, Susan (1985) «Women and Men in Western History: A Stereoptical Vision», *The Western Historical Quarterly*, vol. 16, n° 4, p. 381-395.
- BRANDT, Gail Cuthbert (1991) «Postmodern Patchwork: Some Recent Trends in the Writing of Women's History in Canada», *Canadian Historical Review*, vol. 72, n° 4, p. 441-470.
- BRASSER, Ted J. (1985) «In Search of Métis Art», dans PETERSON, Jacqueline et BROWN, Jennifer S. H. (dir.) *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, Winnipeg, University of Manitoba Press, p. 221-229.

- BROWN, Jennifer S. H. (1980) «*Strangers in Blood*»: *Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, University of British Columbia Press, 255 p.
- \_\_\_\_\_ (1983) «Woman as Centre and Symbol in the Emergence of Métis Communities», *Canadian Journal of Native Studies*, vol. 3, n° 1, p. 39-46.
- \_\_\_\_\_ (1994) «Fur Trade as Centrifuge: Familial Dispersal and Offspring Identity in Two Company Contexts», dans DEMALLIE, Raymond et ORTIZ, Alfonso (dir.) *North American Indian Anthropology: Essays on Culture and Society*, Norman, University of Oklahoma Press, p. 197-219.
- BUFFALOHEAD, Priscilla (1983) «Farmers, Warriors, and Traders: A Fresh Look at Ojibwa Women», *Minnesota History*, vol. 48, n° 6, p. 236-244.
- CARTER, Sarah (1996) «Categories and Terrains of Exclusion: Constructing the "Indian Woman" In the Early Settlement Era in Western Canada», dans COATES, Ken S. et FISHER, Robin (dir.) *Out of the Background: Readings in Canadian Native History*, Toronto, Copp Clark, p. 171-195.
- CASTAÑEDA, Antonia (1992) «Women of Color and the Rewriting of Western History: The Discourse, Politics, and Decolonization of History», *Pacific Historical Review*, vol. 61, n° 4, p. 501-533.
- DE BROU, David et MOFFATT, Aileen C. (1995) «Introduction: "Other" Voices and the Challenge From Within», dans DE BROU, David et MOFFATT, Aileen C. (dir.) «*Other*» *Voices: Historical Essays on Saskatchewan Women*, Regina, Canadian Plains Research Center (University of Regina), p. 1-9.
- FRIESEN, Gerald (1984) *The Canadian Prairies: A History*, Toronto, University of Toronto Press, 524 p.
- FRIESEN, Gerald et FRIESEN, Jean (1996) «River Road», dans FRIESEN, Gerald *River Road: Essays on Manitoba and Prairie History*, Winnipeg, University of Manitoba Press, p. 3-16.
- HEALY, William J. (1967) *Women of Red River*, Winnipeg, Hignell Printing, 261 p.
- HOLZKAMM, Tim E., LYTWYN, Victor P. et WAISBERG, Leo G. (1988) «Rainy River Sturgeon: An Ojibway Resource in the Fur Trade Economy», *The Canadian Geographer / Le géographe canadien*, vol. 32, n° 3, p. 194-205.
- LENSINK, Judy Nolte (1992) «Beyond the Intellectual Meridian: Transdisciplinary Studies of Women», *Pacific Historical Review*, vol. 61, n° 4, p. 463-480.



- PEERS, Laura (1994) *The Ojibwa of Western Canada, 1780 to 1870*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 288 p.
- \_\_\_\_\_ (1996) «Subsistence, Secondary Literature, and Gender Bias: the Saulteaux», dans MILLER, Christine et CHUCHRYK, Patricia (dir.) *Women of the First Nations: Power, Wisdom, and Strength*, Winnipeg, University of Manitoba Press, p. 39-50.
- PEERS, Laura et BROWN, Jennifer H. S. (sous presse) «"There is no End to Relationship among the Indians": Ojibwa Families and Kinship in Historical Perspective», *The History of the Family*.
- PETERSON, Jacqueline et BROWN, Jennifer S. H. (1985) «Introduction», dans PETERSON, Jacqueline et BROWN, Jennifer S. H. (dir.) *The New Peoples: Being and Becoming Metis in North America*, Winnipeg, University of Manitoba Press, p. 3-16.
- PRENTICE, Alison et al. (1988) *Canadian Women: A History*, Toronto, Harcourt, Brace, Jovanovich, 496 p.
- SMITH, Erica (1996) «"Gentlemen, This is No Ordinary Trial": Sexual Narratives in the Trial of the Reverend Corbett, Red River, 1863», dans BROWN, Jennifer S. H. et VIBERT, Elizabeth (dir.) *Reading Beyond Words: Contexts for Native History*, Peterborough, Broadview Press, p. 364-380.
- STRONG-BOAG, Veronica (1991) *Rethinking Canada: The Promise of Women's History*, Toronto, Cop Clark Pitman, 454 p.
- ULRICH, Laurel T. (1990) *A Midwife's Tale: the Life of Martha Ballard, Based on Her Diary 1785-1812*, New York, Knopf, 444 p.
- VAN KIRK, Sylvia M. (1980) «Many Tender Ties»: *Women in Fur-Trade Society in Western Canada, 1670-1870*, Winnipeg, Watson & Dwyer, 303 p.
- \_\_\_\_\_ (1983) «"What if Mama is an Indian?": The Cultural Ambivalence of the Alexander Ross Family», dans FOSTER, John E. (dir.) *The Developing West: Essays on Canadian History in Honor of Lewis H. Thomas*, Edmonton, University of Alberta Press, p. 123-136.
- WEIST, Katherine (1983) «Beasts of Burden and Menial Slaves: Nineteenth Century Observations of Northern Plains Indian Women», dans ALBERS, Patricia et MEDICINE, Beatrice (dir.) *The Hidden Half: Studies of Plains Indian Women*, Lanham, University Press of America, p. 29-52.